

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Volume 25, numéro 2 (146), avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 25(2), 107–119.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

POUR NON-LISEURS

ANDRÉ BELLEAU
FRANÇOIS HÉBERT
ROBERT MÉLANÇON
FRANÇOIS RICARD
YVON RIVARD

Ne réussit pas qui veut un roman mystique. Mircea Eliade, dans son dernier roman traduit en français (*Les Dix-neuf roses*, Gallimard, 1982), fait vivre par des personnages le contenu de ses essais sur l'histoire des religions et l'anthropologie du sacré. Mais ces personnages ne sont que des stéréotypes, et le récit de ce qui devrait être une *expérience* n'est que l'exposé verbeux d'une thèse. Le fantastique qui aurait pu se produire n'a jamais lieu, noyé qu'il est sous le didactisme et la bonne conscience. Ce roman raté illustre la difficulté qu'il y a à transformer des hypothèses scientifiques en matière de roman, c'est-à-dire à réduire de telles hypothèses à un contenu moral crédible. Le résultat n'est guère plus qu'un message idéologique d'assez bas étage. Je dirais donc, pour conclure, qu'il vaut mieux continuer de lire les essais d'Eliade plutôt que ses romans, si l'aspect profondément navrant et si l'ambiguïté idéologique d'un roman comme celui-ci ne jetaient quelque doute, à rebours, sur les fondements mêmes de la pensée de l'essayiste.

MIRCEA.
ELIADE

F.R.

NABOKOV LECTEUR

Je placerais volontiers en épigraphe aux *Lectures on Literature* et aux *Lectures on Russian Literature* (New York, Harvest / HBJ, 1982) cette observation d'Ernst Jünger: «Rares sont ceux qui écrivent avec talent. Soit: mais ceux qui lisent avec talent sont-ils si nombreux?» — tant il est manifeste que Nabokov est un lecteur de génie. Pourtant ces recueils rassemblent des notes de cours donnés à Wellesley et à Cornell, que Nabokov n'a pas révisées en vue de la publication. Leur grande leçon, c'est qu'un lecteur gagne tout à s'arrêter aux détails du texte (la coiffure d'Emma Bovary, l'usage de la conjonction de coordination par Flaubert, le plan de l'appartement de Grégoire Samsa, les transitions dans les récits de Tchekhov) sans s'encombrer de ces généralités théoriques qui sont l'excuse de la paresse. Nabokov adhère toujours à un texte, qu'il suit page par page de très près, avec ce plaisir évident (qu'il fait partager) de celui qui aime lire, qui lit avec ce sérieux ironique du jeu, avec «la précision de la poésie et les intuitions de la science». Comme tout vrai lecteur, Nabokov est subjectif, partial, il a des goûts affirmés, qui peuvent étonner. Il est imperméable, par exemple, à Dostoïevski, au point que je mets quiconque au défi de lire *l'Idiot* ou *Mémoires écrits dans un sous-sol* immédiatement après les commentaires dévastateurs (et injustes, mais oui) dont ils font l'objet dans *Lectures on Russian Literature*. Mais cette partialité même fait la valeur de ces essais: ils portent la marque d'un esprit original, qui va au bout de lui-même, et ils expriment les vues d'un grand romancier sur son art. Ils sont sans prix comme la correspondance de Flaubert, les préfaces de James, *Répertoire* de Butor. R.M.

ITALO CALVINO

Calvino a ce rare génie de pouvoir faire durer les commencements jusqu'à la fin, de déployer sur quelques pages, sans jamais la rompre, la fragile magie du «Il était une fois». Il suffit de relire *Le Corbeau vient le dernier* (10/18, coll. «Domaine étranger») pour s'en convaincre. Ce recueil, publié à

Turin en 1949, comprend vingt-quatre récits d'une dizaine de pages chacun qui conjuguent admirablement les données apparemment contradictoires de la guerre et de l'enfance. Comme si le bonheur n'existait que dans la mesure où il est menacé; de même la magie du conte ici ne peut durer qu'en s'exposant au (temps du) récit. Etrange réussite que cette alliance du conte et du récit, ce mélange de cruauté et d'innocence. On a l'impression de se promener dans un paradis terrestre qui serait miné. Calvino déroule sous nos pas et sous nos yeux ce pays de montagnes et de mer qui est celui de son enfance, mais il n'hésite pas à y lâcher quelques individus, militaires ou non, qui risquent, par leur seule présence, de tout gâcher. En temps de guerre ou de paix, ne suffit-il pas d'un coup de pied désinvolte sur un caillou ou d'un juron d'un des frères Bagnasco pour que la peur s'insinue dans l'air et le pollue? Oui, fort heureusement d'ailleurs pour le narrateur qui peut ainsi retrouver l'enfance parce qu'il en a d'abord été chassé et qui ne peut l'évoquer qu'en la perdant une seconde fois dans l'irréparable imparfait: «Il était une fois...» Y.R.

Fin novembre, en manchette du téléjournal de Radio-Canada, on nous annonce qu'à un dentiste américain vient d'être greffé un cœur de plastique. Ensuite viennent les nouvelles, Reagan au Brésil, la grève projetée du front commun, etc. Mais quel événement est-ce là, que cette greffe? Certes, une brillante opération, susceptible de prolonger la vie d'un homme; mais d'autres traitements, plus ordinaires, n'aident-ils pas d'autres malades, plus ordinaires, et dont on ne parlera pas? C'est qu'ici, par l'importance qu'on lui accorde, on veut signaler un fait inédit, exemplaire, symbolique: un *exploit*, dont le statut rejoint celui des voyages de la navette Columbia. Une sorte de voyage au centre du corps. Il y a le fait, et il y a *le sens*: un pouvoir accru de l'homme sur l'homme, une glorification du surhomme (fait pour moitié du médecin, pour l'autre du miraculé). N'allez

THE
THING

plus à Lourdes, mais dans une clinique américaine! Une conséquence de cette mystification profane est que l'homme tout court, dans sa pauvre chair, ce mortel, se trouve de facto dévalorisé, plus petit et vulnérable. Et voici que réalité et fiction se relaient: ce dentiste *est* l'homme bionique de la fameuse série télévisée. Foules, espérez! La mort recule! Bientôt, on ne guérira plus les malades; on les réparera, comme des automobiles. Mais à fonctionner ainsi, croit-on qu'on supprimera *la maladie, la mort, le temps*? La Création même, on l'améliorerait? Et si maladie et mort *avaient un sens*? Déplaisant certes, mais un sens quand même? En tout cas, notre logique, qui nous fait lutter *contre la mort*, comme des diables dans l'eau bénite, nous imposera de lutter aussi *contre le temps*, sous toutes ses formes, c'est-à-dire contre rien de moins que *tout l'espace*, contre l'hiver et contre vents et marées (littéralement), contre la pluie mais aussi contre le *beau temps*, contre la calvitie et contre les arbres qui perdent leurs feuilles, contre tout quoi, bref *contre la vie*! Et c'est sans doute le sens du film *The Thing*, horrible et d'horreur, dans lequel *la vie*, symbolisée par une masse très abjecte de viscères, de gueules à dents voraces et de tentacules gluants (voyons ce que nous en avons fait, de la vie!), survit contre toute attente dans les glaces de notre époque. Les humains, à la fin, détruiront tous leurs appareils, militaires ou scientifiques, inefficaces contre elle. En soi, c'est grotesque; mais nous en sommes là, et voilà un très sérieux avertissement. Moi, naturellement, j'ai pris parti. Pour la Chose. Si laide soit-elle. Précisément pour cette raison. F.H.

**THE VIKING
PORTABLE
LIBRARY**

La fameuse collection des *portables* Viking ne se trouvait plus aisément depuis quelques années. Reprise par la suite par Penguin Books, certains titres semblaient quand même manquer régulièrement. O bonheur! Voilà qu'on a réimprimé en 1980 le Faulkner (avec la célèbre préface de Malcolm Cowley), et en 1981, Nabokov, Wilde et Joyce (introduc-

tion de Harry Levin). Ce sont vraiment des livres de plaisir. Si vous allez vous promener avec le Faulkner ou le James *portable* à la main, vous avez vraiment le sentiment d'emporter quelque chose comme un *tout*, même s'il ne peut s'agir, évidemment, en quelque 700 pages, de l'œuvre complète! Mais contrairement à la «Bibliothèque idéale» de Gallimard, les textes choisis, eux, sont complets, les présentations sont remarquablement pédagogiques, rien n'est négligé pour vous donner l'impression que vous le tenez enfin, le grand, le complexe, l'insaisissable écrivain! A recommander pour tous ceux qui aiment la littérature à travers le confort des livres. A noter que le Emily Dickinson n'a pas été repris, contrairement à ce qu'affirme Robert Mélançon. On se souviendra que Stingo, le héros du *Choix de Sophie* de William Styron, lit Faulkner dans l'édition de la «Viking Portable Library». On l'aura deviné, je les aime bien, ces bouquins, je souhaiterais avoir la collection entière. D'ailleurs, j'aime tripoter les livres. Il ne me suffit pas de les lire. Parfois même je ne les lis pas. Je les tâte, les palpe, les soupèse, les caresse, les plie, les ouvre, les ferme. Puis je les remets à leur place dans la bibliothèque. Cela me suffit. Quelque chose d'eux est entré en moi. Je connais des tas de bouquins de cette façon et je m'en suis toujours bien trouvé. Les *portables* de Viking s'y prêtent admirablement bien. Je suis un vrai non-liseur.

A.B.

En un temps où elle est plus triomphante et efficace que jamais — comme en témoignent les belles pensées très relevées de Michel Morin dans son dernier livre, *L'Amérique du Nord et la culture* (HMH, 1982) — il n'est pas mauvais de se faire rappeler par Yves Eudes, auteur de *La Conquête des esprits* (Maspéro, 1982) ce qu'est d'abord et avant tout l'idéologie américaine d'aujourd'hui: une idéologie de domination, un vaste et subtil système de séduction, servi d'ailleurs par une machine puissante et des capitaux inépuisables, visant à répandre

**LA CONQUÊTE
DES ESPRITS**

partout des «idéaux» qui sont d'une grande utilité et pour l'armée et pour l'industrie des Etats-Unis. «L'appareil d'exportation culturelle américain» ne manque en effet ni de ressources ni de cohésion, ni même d'ardeur messianique, pour détruire tout ce qui pourrait entraver la libre expansion, à l'échelle internationale, des idées, des films, des livres, et surtout de la vision du monde «made in USA». Le contenu manifeste de cette idéologie est on ne peut plus édifiant: interdépendance des nations, libre circulation de l'information, élargissement des communications, etc. Teilhard de Chardin lui-même aurait applaudi. Mais ces belles idées, comme toujours, se trouvent à être des idées de pouvoir, et d'autant plus efficaces qu'elles ont l'air désintéressées. La force du livre de Eudes vient de ce qu'il démonte parfaitement, sereinement, matériellement, cette formidable machine de propagande. Il y a des idées, après avoir lu ce livre, que vous ne pouvez plus soutenir *innocemment*. Or toujours, ce qui est enlevé à l'innocence est rendu du même coup à la liberté. (On regrette seulement que l'étude de Eudes se limite au Tiers-Monde, et qu'elle ne porte pas aussi sur les alliés occidentaux des Etats-Unis; il est vrai, pour s'en tenir au Québec et au Canada, que le travail de conquête y a déjà été fait, et bien fait.) F.R.

CÉLYNE
FORTIN

Femme fragmentée (Editions du Noroît, 1982) est un des meilleurs recueils de poèmes de l'année. Le titre abuse de l'allitération et il convoque de façon un peu appuyée deux thèmes dans l'air du temps, du moins si on en croit les pages littéraires du *Devoir*. Mais il ne faut pas s'y arrêter; il y a bien autre chose, bien plus que ces effets dans ce petit livre. Il rassemble trois suites de brefs poèmes lyriques («Femme», «Heures», «Fragments») qui ont le ton méditatif du monologue intérieur. On y entend la voix de quelqu'un, ce qui me paraît la qualité la plus rare tant la plupart des recueils de poèmes qui se publient ont l'air d'avoir été écrits par personne ou

n'importe qui, par des machines à écrire, par des stylos jetables. Dans ceux de Célyne Fortin, toute une expérience paraît se condenser. C'est-à-dire qu'on ne lit pas ces poèmes sans y retrouver de soi, sans y reconnaître la saveur du monde. Parce que sans en avoir l'air ils réinventent presque tout dans leur diction juste.

R.M.

Un agent d'immeubles du nom de Gottlieb Zürn **MARTIN WALSER** désire de toute son âme obtenir le contrat de vente d'une demeure Jugendstil au bord du lac de Constance. Qu'a donc cette demeure pour le fasciner à ce point? Elle est ancienne, elle est belle, elle est solide, elle est couverte de signes, en un mot elle *existe*. Et ce que désire le petit agent d'immeubles, ce n'est pas de devenir le propriétaire de cette demeure, mais seulement d'être associé à elle de quelque façon. Et il le désire, je le répète, de toute son âme. Qu'a donc son âme pour être fascinée à ce point? Serait-elle trop moderne, trop fragile, trop muette, serait-elle menacée de démolition imminente? *La Maison des cygnes* de Martin Walser (Gallimard, 1982) est une œuvre *pleine*. Elle déborde de nostalgie, de précarité, de douceur; la mort et la peur y font entendre leur murmure, et à travers ce murmure s'insinue celui de notre propre perplexité.

F.R.

Contrairement aux chats et aux oiseaux, par **NOBLE TORTUE** exemple, qui se sont taillés depuis toujours une place de choix dans la littérature, les tortues (malgré la victoire surprise de l'une d'entre elles dans une fable connue) ont été jusqu'à présent négligées par la plupart des écrivains. Le premier mérite du romancier Russel Hoban dans *Le Journal d'une tortue* (Flammarion, coll. Lettres étrangères) est d'avoir délaissé les animaux à la mode pour exploiter le potentiel symbolique de ces tortues vertes qui, lorsqu'elles ne finissent pas dans un bassin ou une soupe, doivent pour se reproduire aller déposer leurs œufs sur l'île de

l'Ascension. Autre caractéristique de cette espèce de tortue marine: elle ne peut s'enfermer dans sa carapace puisque celle-ci est une sorte de corset ajusté au corps et que ses pattes ne sont pas rétractiles. Ainsi libérée des principaux préjugés (l'hermétisme et l'immobilisme de la tortue) qui la discréditaient dans l'imagination collective, la tortue peut enfin féconder celle-ci et accomplir son véritable destin d'animal, c'est-à-dire forcer les êtres humains à devenir eux-mêmes. A qui désespère de la lenteur et de l'indifférence de sa vie, Hoban propose le mystère de ces tortues dont la navigation secrète constitue une réponse simple et inflexible à l'inconnu inscrit en elles. Cette thérapie, contrairement à d'autres plus spectaculaires, est à la portée de tous ceux et celles qui ont la patience d'éviter les raccourcis: «Un lièvre ne cessait de vanter sa rapidité...» Y.R.

ALPHONSE PICHÉ

Je ne connais pour ainsi dire pas Alphonse Piché. Je l'ai entrevu deux fois très rapidement. Mais peu d'hommes m'ont à ce point donné l'impression d'être libres, autonomes. Je garde de lui l'image de quelqu'un qui salue avec une urbanité parfaite et qui s'en va sans rien demander. Je crois qu'on se tromperait en disant qu'il reste à l'écart. A l'écart de quoi? Baudelaire réclame quelque part qu'on ajoute à la Déclaration des Droits celui de s'en aller; ils ne seraient pas nombreux à user de ce droit tant le goût de se rassembler et de se ressembler infecte presque tout le monde. Piché vient de publier un tout petit livre, *Dernier profil* (Trois-Rivières, Ecrits des Forges, 1982). Il faut s'y arrêter. On y lit quelques poèmes irréfutables, notamment une série de haïkus qui forment la première partie du recueil («Saisons»); on peut les apprendre par cœur et se les répéter sans épuiser leur pouvoir d'étonnement. Et dans une deuxième partie («Complies»), une série de méditations sur la vieillesse et l'approche de la mort, d'une simplicité dure, qu'on dirait presque sans égards, trop rudes peut-être par endroits. Il s'y trouve un

poème de 18 vers, «Angine», d'une telle justesse que s'il le fallait il justifierait à lui seul la publication de ce livre. Mais *Dernier profil* se passe de toute justification. C'est un livre nécessaire parce qu'il procède de la liberté la plus entière, celle qui n'a même pas besoin de se faire remarquer. R.M.

On se dit d'abord qu'il ne valait vraiment pas la peine de consacrer tout un livre à la réfutation des écrits et des thèses linguistiques de Léandre Bergeron, qui montrent amplement par eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'insister, leur pauvreté et leur mauvaise foi. Et pourtant, ce *Léandre et son péché* de Danielle Trudeau (H.M.H., 1982) est un petit bijou. Ses sept chapitres, écrits dans la «langue québécoise» si chère à (VLB x LB =) VL2B2, établissent une fois pour toutes la valeur du *Dictionnaire* et de la *Charte* de la dite langue, valeur qui est rigoureusement égale à zéro. Ce qu'on savait déjà, du reste, mais qui nous est redit ici avec une finesse, une intelligence et un humour délicieux. Mais le meilleur du livre, le plus substantiel, reste l'épilogue (p. 107-123), écrit cette fois en français standard, et qui est un des meilleurs textes suscités depuis quelque temps par cette fatigante question de la langue. Danielle Trudeau, dans ces dernières pages, élargit le problème et formule à propos de notre climat culturel des questions extrêmement pertinentes, qui méritent d'être étudiées de près. En somme, un livre à lire, moins pour le péché de Léandre (que nous chaut!) que pour l'esprit et la plume de Danielle Trudeau. F.R.

Ange déchu, prince de ce monde, tentateur, menteur, accusateur, travesti et j'en passe, tel est le Diable selon Denis de Rougemont, et point exotique, non ce demi-bouc de l'imagerie médiévale, mais le nôtre aux multiples, secrètes et fuyantes allures. Écrit en 1942 et augmenté d'une postface inédite, son livre, qui reparait (*La Part du diable*, Gallimard, 1982), DENIS DE ROUGEMONT

trace un portrait fort détaillé de l'homme moderne, joué par le Malin et rarement de la façon qu'on pense. Il y en a pour tous. L'analyse, précise, percutante et qui porte autant sur nos vies privées que publiques (et sur leurs rapports), est centrée sur le personnage de Hitler, ce monstre comme chacun sait, mais par qui ou par quoi suscité? Par *nous*, voyons! Pas de bonne conscience ici, et cela nous change des discours monotones de tous ces moralistes (politiques, journalistes, féministes, patrons et syndicalistes, etc.) qui veulent *notre* bien, sachant, *eux*, où il se trouve. Ils nous *aiment*, ou quoi? L'auteur se pose de telles questions, apparemment naïves, mais auxquelles personne ne songe plus dans un monde régi par tant de *réponses* et qui est d'un ennui tel qu'on en vient à envier la vie des amibes. «Nous avons tout prévu contre un futur Hitler, rien contre son absence.» Un décapant, ce livre, comme les *Mythologies* de Barthes. Plus même. Quarante ans ont passé, qui ont vérifié les craintes de Denis de Rougemont, et en ont suscité de pires.

F.H.

**E.M.
FORSTER**

La réédition de *Route des Indes* de E.M. Forster (10/18, coll. «Domaine étranger», traduction par Charles Mauron) nous permet de constater, une fois de plus, la grandeur et la misère des coloniaux, missionnaires laïques enviés, incompris et rejetés par tous les nationalistes qui sont, comme nous le rappellent fréquemment Pierre Elliot-Trudeau et Michel Morin, des réactionnaires d'essence tribale, bref des sauvages qui retardent l'avènement de l'homme universel. Ainsi tous ces Anglo-Hindous dont Forster décrit si bien l'ineffable fatuité justifient-ils leur présence sur le sol indien par l'irréfutable vérité: «C'est pour le bien de l'Inde que l'Angleterre la garde». Du Gange au Saint-Laurent, la bonne parole est toujours la même, que les plus doués parmi les indigènes s'empressent de traduire. Mais tout ceci est tellement connu que ça ne vaudrait pas la peine

d'emprunter la route des Indes, route lente et longue de quatre cents pages, à seule fin de comparer le pareil au même. L'intérêt de ce roman tient au fait qu'il est écrit par un ennemi avoué de l'impérialisme de Chamberlain et que l'on peut ainsi mesurer l'ouverture dont peut faire preuve un esprit qui tente sincèrement d'échapper à sa condition de dominant. Comme ce roman ne nous apprend presque rien de l'Inde (Forster semble ignorer totalement le temps dans lequel se meut la pensée indienne) et que tous les personnages indiens y sont plus ou moins débiles, force m'est de conclure: 1. qu'il est plus facile à un chameau de franchir le chas d'une aiguille qu'à un colonisateur d'entrer dans le royaume du colonisé (j'entends déjà tinter le collier de clochettes que l'homme universel vient de passer à mon cou); 2. que l'Anglais ne peut s'empêcher de vouloir élever l'autre jusqu'à son niveau et que l'autre, même rebelle, ne peut s'empêcher de désirer cette élévation (éternelle dialectique du moi et de l'inconscient; l'indépendance ne serait-elle pas la volonté de renverser cette dialectique: quand pourrons-nous enfin, par exemple ici, nous nourrir de l'irrationnel et de l'imaginaire canadiens?); 3. que tous les romans de la mauvaise conscience sont les premiers pas, chancelants, de la lucidité. Bref, *Route des Indes* est un livre qu'on relit même à la première lecture: grandeur et misère du romancier qui entreprend de découvrir un territoire imaginaire occupé depuis fort longtemps. Y.R.

Yolande Villemaire semble croire que tout fait texte et que la boîte aux lettres d'un éditeur peut tenir lieu de corbeille à papier. Elle a publié trois livres en 1982: *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*, *Ange Amazone* (Les Herbes Rouges) et *Adrénaline* (Editions du Noroît). Ce dernier, un vrai fourre-tout, on aurait pu croire qu'elle y avait vidé ses derniers fonds de tiroirs. Eh bien, non, la page «du même auteur» annonce «à paraître» un roman et un recueil

DU
MÊME
AUTEUR

de textes radiophoniques, et «en préparation» deux autres romans. Il faudrait inventer une sorte de pré-lecture pour ces ouvrages «à paraître» et «en préparation» que l'édition québécoise, dans son irrépressible dynamisme, a élevés au rang d'un genre littéraire depuis quelques années. Ainsi certains livres («livres»?) n'auront eu d'autre existence que la mention de leur titre sur la page «du même auteur». Qu'est devenu, par exemple, *Pourrait-on imaginer* (non, je ne le fais pas exprès) de François Charron, ouvrage «à paraître» disparu des dernières publications de cet écrivain? On comprend à la rigueur qu'un livre «en préparation» se vaporise (encore que cela signifie qu'à coup sûr son annonce était prématurée), mais un livre «à paraître», donc, en principe, achevé, accepté par l'éditeur, qu'il ne reste plus qu'à imprimer? S'agissait-il d'allonger la liste des œuvres de l'auteur en anticipant l'achèvement de textes à peine esquissés? Cette liste peut s'allonger, il suffisait d'y penser, par la répétition des mêmes titres. Dans *Au cœur de la lettre* (VLB Editeur) de Madeleine Gagnon, la page «du même auteur» comporte trois sections: les ouvrages parus, les «ré-éditions à paraître chez VLB Editeur» (deux titres déjà recensés dans la première section) et les ouvrages «en préparation»; il n'y manque que la liste des projets qu'on pourrait subdiviser en «vieux projets», «nouveaux projets», «projets sur le point d'être abandonnés». C'est à quoi tend la page «du même auteur» dans la plaquette d'André Beaudet sobrement intitulée *Dans l'expectative de la nuit des temps* (Les Herbes Rouges); elle recense plus de titres «en préparation» (4) que de titres effectivement publiés (3) puisqu'on ne peut considérer, me semble-t-il, comme un «ouvrage du même auteur» l'édition que Beaudet a préparée des écrits du peintre Fernand Leduc. Il faut sûrement voir dans cette pratique, on l'aura compris, ni des outrances publicitaires, ni la vanité de la grenouille de la fable, ni le désir d'éviter de coûteuses mises à jour du *Petit dictionnaire des écrivains* publié par

l'UNESCO, mais une remise en question subversive de la notion périmée d'auteur. R.M.

Nous sommes dans le Michelin! Un *Guide vert*, GUIDE VERT en effet, vient de nous être consacré, ce qui veut dire «CANADA» que nous accédons nous aussi au panthéon des lieux «étoilés», aux côtés des Châteaux de la Loire, de la Côte d'Azur, de l'Italie, de New York, des Environs de Paris... N'y aurait-il pas là, pour un pays, comme un surcroît d'être, une augmentation de sa densité ontologique? Peut-être. En tous cas, ce Guide met un peu d'ordre dans notre géographie, car enfin le pays est hiérarchisé: Percé, la Terrasse Dufferin et l'observatoire de la Banque de Commerce «valent le voyage», tandis que le Saguenay, le Musée des Beaux-arts et Charlevoix ne font que «mériter un détour», Trois-Rivières, la Maison de Wilfrid Laurier et la Cathédrale Marie Reine du Monde devant se contenter, pour leur part, d'être «intéressants». C'est bon à savoir. Comme il est bon de savoir, aussi, que «confondre le Canada francophone avec la province de Québec serait mal connaître la répartition géographique des francophones canadiens», car le Québec n'est qu'une province du Canada, qui en compte dix, mais c'est une province «où vit un peuple accueillant et chaleureux, qui sait l'art de la parole, de la fête et de la joie de vivre». Passez-vous ça entre les dents. Naturellement, cette objectivité et cet apolitisme font honneur à la maison Michelin, dont le Guide ne dit pas, toutefois, où sont implantées ses usines ni comment se répartit son territoire de vente au Canada. C'est curieux. F.R.